

MICHEL LEIRIS

FRÊLE
BRUIT

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1976.*

Extrait de la publication

Michel Leiris est né en 1901. Il a vingt-trois ans quand il adhère au mouvement surréaliste que lui a fait connaître son ami André Masson. C'est en poète et sous l'enseigne de Max Jacob, qu'il débute dans la littérature, en 1925, avec *Simulacres*. Deux ans plus tard, il publie *Le point cardinal*, un récit qui est, comme chez Raymond Roussel, un télescopage d'images, de souvenirs, de rêves, de calembours nés de l'automatisme de la pensée, de jeux de mots. Dans le même esprit, avec la même liberté laissée à l'association d'idées, il écrit entre 1927 et 1928 *Aurora* (publ. 1946), où l'héroïne au prénom nervalien est le jouet du prestidigitateur Siriel (anagramme de Leiris) et subit les métamorphoses imposées par son nom, selon qu'il s'écrit *horror* ou *or* aux rats, etc.

L'année 1929 est un moment décisif dans l'itinéraire personnel, intellectuel et esthétique de Leiris, une pierre de touche dans l'édification de son œuvre. Il rompt avec le mouvement d'André Breton. « Ayant longtemps souhaité de me dissoudre au sein d'une folie volontaire (telle que me semblait avoir été celle de Gérard de Nerval) », écrit-il à ce propos dans *L'âge d'homme*, « je fus pris soudain d'une crainte aiguë de devenir effectivement fou. » Il se détourne du strict jeu avec la langue pour faire de celle-ci un outil de recherche introspective. Ses interrogations sur lui-même, et notamment sur ses rapports avec le sacré, l'interdit, la transgression de l'interdit, l'érotisme et la mort rejoignent celles de Georges Bataille, son aîné, dissident comme lui du mouvement surréaliste. Leiris participe avec lui au Collège de Sociologie, et fournit, pour *Documents*, revue que vient de fonder Bataille, les textes qui seront réunis dans *Brisées* en 1969. Toujours à cette époque, Leiris entreprend une psychanalyse et s'intéresse aux mythes et à l'ethnologie. De 1931 à 1933, il participe à la mission Dakar-Djibouti. *L'Afrique fantôme* de 1934 n'est pas seulement une relation, d'ailleurs amère, d'expédition ethnologique, il s'en dégage en même temps cette veine autobiographique qui constituera l'essentiel de la production leirienne, à certains égards la plus belle. Quant au filon ethnologique, il est de nouveau exploité dans *Tauromachies* (1937) et *Miroirs pour la tauromachie*, deux textes magnifiques où Leiris élabore sa désormais célèbre vision de la « littérature considérée comme une tauromachie »; puis dans

Haut Mal (1943) où est rassemblée toute la production poétique de ces années de rupture.

Avec *L'âge d'homme* (1939), Michel Leiris revient à son expérience psychanalytique : rêves, souvenirs d'enfance, chocs esthétiques, anecdotes vécues, fantasmes, tout est bon qu'entraîne à soi l'écriture, et, comme l'on a dit de la musique qu'elle est faite de ce qui défait le musicien, l'on peut dire de *L'âge d'homme* qu'il est fait de ce qui défait, démantèle le sujet, lequel n'est effectivement plus, comme le dira Blanchot, le « je structuré du monde, mais déjà la statue monumentale, sans regard, sans figure et sans nom : le il de la mort souveraine ». Quelque risque qu'il soit déjà sûr d'encourir pour lui-même, Leiris n'en décide pas moins ici son entreprise autobiographique.

Sauf *Glossaire, j'y serre mes gloses, Nuits sans nuit, Bagatelles végétales* et *Grande fuite de neige*, l'essentiel de l'activité de Michel Leiris, depuis l'Occupation qu'il passe à écrire *Biffures*, est consacrée à la rédaction des volumes de *La règle du jeu*. S'il poursuit dans le premier volume les explorations commencées avec *L'âge d'homme*, avec *Fourbis* (1955), Leiris change de « tactique » : il ne laisse plus venir à lui les choses qui lui sont arrivées (rêves, fantasmes, expériences), il ne rappelle à lui que celles « qui revêtent une forme telle qu'elles puissent servir de base à une mythologie ». Et ce qu'aura gagné Leiris à cette reprise en main de son matériau littéraire, c'est cette remarquable aisance stylistique, qui confine parfois à la virtuosité, et qui caractérisera désormais sa plume. A la fin de *Fibrilles* (1966), troisième volet de son entreprise, Michel Leiris écrit qu'il est sans doute temps pour lui d'arrêter le jeu. Il ne le cessera que trente-cinq ans après l'avoir commencé, avec *Frêle bruit* qui clôt *La règle du jeu*.

Prix des Critiques en 1952, Michel Leiris a refusé le Grand prix national des Lettres en 1980.

Il est mort le 30 septembre 1990 dans l'Essonne.

Plutôt que suite logique ou chronologique, ces pages seront – quand finies ou du dehors interrompues – archipel ou constellation, image de la giclée de sang, déflagration de matière grise ou ultime vomissure dont mon écroulement (concevable pour moi sous cette seule forme de soudaine catastrophe) marquera le ciel fictivement.

Les poser, les déplacer, les grouper, comme avec des cartes l'on se fait une réussite. Ajouter, tantôt pour continuer la mosaïque, tantôt pour boucher un interstice. Supprimer, dans les cas où (de mauvais gré) je reconnâtrais que l'unique remède est d'amputer. A l'inverse, laisser jouer l'intrusion et accepter des choses qui, le temps venant à me manquer pour découvrir et expliquer comment elles se rattachent au reste, auront l'air de ne rimer à rien.

Si, à chaque instant, je sais ce que veut dire l'assemblage, j'ignore ce qu'il indiquera quand brusquement il se figera, sort que ma main n'aura pas dessiné, à moins que de moi-même – croyant la partie conclue ou pensant que, match sans décision possible, elle doit rester en suspens – je n'aie bloqué le jeu.



Le 20 août 1944...

Entre autres véhicules qu'attaquent les F.F.I. embusqués dans une bonne partie des immeubles, nous voyons une auto, qui débouche du quai Saint-Michel, escortée par une fusillade très drue. Sans dommage, elle franchit la place Saint-Michel, puis s'engage dans le quai des Grands-Augustins. A ce moment, le conducteur ayant sans doute été touché, elle fait une embardée, monte sur le trottoir et s'écrase contre la devanture des éditions Perrin. Comme une grande croix rouge est peinte sur son toit, je suis surpris – et choqué – que les F.F.I. aient tiré dessus. Rapidement, des hommes armés entourent le véhicule en feu. Ses occupants supplient : « Camarades! Pitié! » Devant la portière de droite, leur seule issue, un jeune homme est posté, genou en terre et revolver braqué, pour empêcher les deux ou trois militaires allemands de descendre. Un débat s'ouvre entre les F.F.I. Les uns crient : « Qu'ils cuisent! Qu'ils cuisent! » Les autres : « Achève-le! Achève-le! » Bien que le côté taumachique de la scène (exactement, l'air mi-matador mi-puntillero du jeune homme agenouillé avec son revolver) me semble plein de grandeur et de beauté, je quitte, horrifié, la fenêtre et m'en vais dans la cuisine où, machinalement, je me lave les mains au robinet de l'évier. Mais, dès que le

sens de mon geste m'est apparu (lavage rituel des mains, tel celui de Pilate), je ferme le robinet et retourne à la fenêtre de la salle à manger. Le jeune homme achève au revolver un des Allemands, sorti pour fuir les flammes et dont on voit le corps se tordre un instant sur le sol. Une accalmie. Puis une série de fortes détonations fait prendre le large au petit groupe de combattants rassemblés autour de l'auto : cette voiture à croix rouge était bourrée de grenades qui sont en train d'exploser.



*Procurateur parodique,
poseur,
pharisien,
phraseur,
poule mouillée,
planche pourrie,
pantin,
putain,
puritain,
paillasse,
péteux,
pédé,
palotin,
pucelle,
punaise de sacristie,
pauvre con,
Prudhomme,
prix de vertu,
pastille Valda,
paralytique prêchi-prêcheur,
parasite,
père jésuite,
pisse-froid,
polichinelle pasteurisé,*

*pohète,
pied plat,
Pietà piètre,
perle de pissotière,
philosophe à la peau de toutou,
ploutocrate prudent,
pignocheur,
pinailleur,
précieux dégoûté,
potiche,
poli trop pour être honnête,
pacifiste bélant,
patricien putride,
Pétrone à la mie de pain,
pur pourceau d'Épicure,
pâle pilastre.*



Sur l'emplacement d'un couvent de moines augustins qui ne survécut pas à la Révolution de 1789, et tout près du restaurant La Pérouse où il existe encore des cabinets particuliers comme à la Belle Époque (une des cloisons de l'un d'eux, calfeutré comme le sont tous les autres, est garnie d'un miroir sur lequel, à l'issue de soupers galants, des mains baguées sans doute de diamant griffonnèrent des noms et des dates), l'immeuble que j'habite est une bâtisse de six étages, construite vers la fin du règne de Napoléon III et dont la nullité architecturale est à peine palliée par quelques éléments décoratifs, notamment deux gros visages féminins ou angéliques à joues de bonnes nourrices, juste au-dessous du balcon qui s'étend d'un bout à l'autre du deuxième étage. Dans l'appartement du quatrième, dont le grand agrément est qu'on y domine la Seine d'assez haut, face aux maisons presque toutes plus anciennes du bord sud de l'île de la Cité, la pièce que nous nommons bibliothèque, mais qui n'est pas la seule à contenir des livres, posséda longtemps une cheminée pourvue d'un grand encadrement de bois sculpté, ornement d'aussi mauvais goût que les deux fausses portes dont l'unique rôle dans la pièce attenante — autrefois salon — était de faire pendant à deux vraies portes, demeurées telles, alors que leurs copies sont masquées par l'ameublement. A hauteur de regard, de part et d'autre de l'âtre, deux

figures identiques constituaient le motif principal de cet encadrement : têtes de faunes ou de silènes dont les barbes onduleuses avaient l'air de reproduire, inversées, les flammes absentes de l'âtre, inemployé dans ce logis muni d'un calorifère qui, de mon temps, aura eu successivement pour sources de chaleur le charbon, le gaz, et enfin les ordures ménagères, par le canal du système dit chauffage urbain.

Fort encombrant, car il était très large, trop en saillie et se prolongeait presque jusqu'au plafond, l'encadrement de bois fut éliminé quelques années après la dernière guerre quand, les livres s'accumulant et les rayonnages ayant déjà proliféré çà et là, rétrécissant même le couloir qui dessert les diverses pièces et que parcourt sans se dissimuler l'archaïque tuyauterie dont le point de départ est un réduit situé derrière la cuisine et le point d'arrivée la salle de bains, nous dûmes, le beau-frère de ma femme et moi, faire poser d'autres tablettes sur des parties jusqu'alors intouchées des murs de la bibliothèque. En vérité, j'aurais aimé conserver ce décor aussi laid, j'en conviens, qu'il était incommode : à sa fausse majesté j'étais attaché comme on peut l'être à certaines choses absurdes mais relevant du folklore que chacun, tout jugement suspendu, nourrit au fond de lui-même. Pourtant, je suis si partagé entre ces deux sentiments, tenir aux livres une fois qu'ils sont là et craindre d'être étouffé par leur flot montant, que, faute de pouvoir préconiser des coupes sombres dont, trop maniaque, j'étais le premier à redouter la chirurgie, faute aussi de pouvoir prêcher l'endiguement pur et simple, car c'eût été en vain, j'ai proposé de moi-même cette suppression qui, temporairement, résolvait le problème.

Dans le creux de la cheminée libérée de son tablier, est encastré maintenant un bloc radio et tourne-disque, instrument médiocre et aujourd'hui bien vieux, ce dont je me soucie peu, n'écoutant guère la radio et réservant pour les week-ends à la campagne les auditions de disques d'opéra (habitude d'ailleurs perdue, car, à Saint-Hilaire, je ne passe déjà que trop de temps à de minimes occupations telles que

promener le chien, fête pour lui et plaisant exercice pour moi). Pas très volumineux (c'est son unique qualité) ce petit meuble de fabrication allemande porte la marque SABA.

De celle de la bibliothèque – désormais plus spacieuse bien qu'encore plus remplie – et des autres fenêtres, on a vue, du côté gauche, sur le pont Neuf, mais on ne peut découvrir, même en se penchant beaucoup, un édifice tout proche et bâti, lui aussi, à quelques pas du fleuve : l'hôtel des Monnaies, doublement historique, puisque c'est dans ces parages que s'élevaient – avant que Louis XV le fit construire – l'hôtel de Nesle et sa tour au louche relent de stupre et de meurtre. Vers la droite, sur l'autre rive, on aperçoit la flèche de la Sainte-Chapelle dominant l'affreux Palais de Justice puis, au-delà du pont Saint-Michel, les deux grosses tours et la haute flèche de la cathédrale hugolienne qu'a revue et corrigée Viollet-le-Duc, ce faiseur de décors en dur pour drames réanimant les époques où le Christ était encore roi.



« Librairie académique Didier, Perrin successeur », 35 quai des Grands-Augustins, plus tard « Librairie académique Perrin et C^{ie} ». C'est là que fut publié, imprimé en caractères d'un corps assez grand pour que toute ligne y ait son prix, *Vers et prose* de Stéphane Mallarmé. En frontispice, son portrait lithographique par Whistler, si transparent qu'on le dirait de cendre et de fumée de cigare (l'atmosphère peut-être des mardis de la rue de Rome, que même sans tabagie enfumait le voisinage de la gare Saint-Lazare), alors que le *Morceau pour résumer Vathek* – l'une des pièces du recueil et la préface du conte de l'Anglais Beckford, paru sous une même couverture bleu pâle chez le même éditeur – semble taillé, lui, dans l'ébène ou le marbre noir.

De quelle pierre était faite cette maison, que j'ai connue vieil immeuble pas bien haut mais chancelant, aux fenêtres de travers et au décor un peu tarabiscoté, évoquant une demeure d'alchimiste ou de magnétiseur du xviii^e siècle? Sans doute menaçait-elle ruine malgré la solidité du matériau, à moins qu'il ne faille voir là un simple effet des flux et reflux du commerce : depuis deux ans, le rez-de-chaussée, qui hébergeait la librairie, est en complète réfection. En place dès le début des travaux, une palissade n'offre encore aucun signe indiquant quel restaurant, café, boutique ou bureaux du secteur public ou du secteur privé prendra la

suite de cette maison d'édition, si toutefois quelque chose est vraiment prêt à venir ensuite.

Bien que naguère, en passant, j'aie regardé maintes fois sa devanture, je ne pourrais citer d'autres titres de son catalogue, sinon (sauf méprise) un ouvrage d'Ernest Hello et *Les Grands Initiés* par Édouard Schuré, dont je sais seulement qu'il fut, en même temps qu'un fervent de l'ésotérisme, un wagnérien passionné, comme beaucoup d'intellectuels de son époque, celle où vécut, mais lui sans s'attarder, et parla – flamme et givre – Mallarmé, l'homme du Livre en quoi tout se coagule, et celui qui montra qu'on peut être à la fois grand poète et petit prof d'anglais qui ne casse pas les vitres.



L'écriture gothique c'est, bien sûr! le Moyen Age, les barbes des dentelles de pierre et le cloisonnage des vitraux ou des émaux. Beaux grillages à travers quoi des scènes pieuses ou chevaleresques s'entrevoient, surprises grâce au coup d'œil faulfilé dans le cadre d'une fenêtre étroite autant qu'une meurtrière ou entre les branches et feuilles foisonnantes d'un lambeau de forêt.

Grilles d'arbre des trottoirs parisiens, lourds gâteaux circulaires coupés d'avance en quartiers que, parfois, l'insurrection arrache. Grilles de foyer entre les barreaux incurvés desquelles brille le feu de charbon ou de tourbe. Cage aux fauves toutes griffes dehors. Treillage de heaume. Vieilles armoiries ou moderne enchevêtrement de poutres métalliques – moderne en vérité largement dépassé aujourd'hui, style Crystal Palace, Galerie des Machines, Grande Roue, Tour Eiffel ou toutes sortes d'autres constructions industrielles désuètes, à la Jules Verne ou à la Robida.

Quels épisodes de ma propre histoire pourraient être écrits en caractères gothiques, je n'en vois pas l'ombre! A moins de me reporter à des épisodes tout à fait imaginaires, vécus par procuration à l'époque où les contes bleus sont dotés de couleurs d'autant plus merveilleuses qu'on n'y croit absolument pas et qu'ils sont, ainsi, le Merveilleux-merveille, qu'on ne rencontre ni dans les récits bibliques ou

évangéliques, ni dans ceux de la mythologie gréco-romaine, écoutés tant soit peu à la manière de leçons d'histoire.

D'autres écritures qu'on découvrira plus tard – hiéroglyphes égyptiens, arabesques par définition arabes, petits blocs hébraïques ou chaldéens, idéogrammes chinois, énigmes cyrilliques – seront empreintes d'une froideur étrangère à cette écriture gothique qui demeure la nôtre malgré le traitement que je ne sais quel ferronnier, travaillant à feu vif avec pinces et marteau, lui a fait subir comme pour la compliquer sans la nier, et la rendre seulement plus sensible et plus riche en la pourvoyant de saillants et d'encoches, d'éperons et d'ajours, de pommes d'Adam et de salières auxquelles l'imagination s'accroche, alpiniste utilisant jusqu'aux moindres prises...

MICHEL LEIRIS

FRÊLE BRUIT

La règle du jeu, IV

Avec *Frêle bruit*, Michel Leiris clôt *La règle du jeu*.

Il a consacré trente-cinq ans à la rédaction d'un ouvrage dont le premier propos est de lier des données tirées de sa vie intime. Ce chercheur obstiné à se regarder lui-même peut affirmer qu'il voulait procéder, pour l'usage de quelques autres autant que pour le sien, à une mise en lumière aussi poussée que possible, à partir de l'échantillon humain qu'il est. Et ce n'est pas seulement par goût mais jugeant qu'en l'espèce l'investigation rationnelle ne pouvait faire plus qu'écartier des ombres que, sans vergogne, il a laissé la poésie primer l'enchaînement logique. Dans ce livre-ci, construit presque musicalement, se mêlent donc à des souvenirs proches ou lointains, et à des idées soit anciennes soit venues chemin faisant, des tentatives plus ou moins expresses d'arriver à des moments de transparence en manipulant le langage pris en soi plus que comme instrument d'un commerce.

Aspiration au merveilleux, volonté d'engagement dans la lutte contre les iniquités sociales, désir d'universalisme qui l'a porté à des contacts directs avec des cultures autres que la sienne, telles sont les couleurs qui semblent dominer dans le jeu de cet écrivain, amené par sa conscience aiguë de la marche du temps à essayer maints moyens de conjurer l'horreur dont l'a empli très tôt la perspective de son anéantissement.



9 782070 725526



92-V A 72552 ISBN 978-2-07-072552-6